

BAYLIS, John and RENGGER, N.J. (dir.). *Dilemmas of World Politics. International Issues in a Changing World*. Oxford (Engl), Oxford University Press, 1992, 450p.

Onnig Beylerian

Volume 25, Number 2, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703323ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703323ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beylerian, O. (1994). Review of [BAYLIS, John and RENGGER, N.J. (dir.). *Dilemmas of World Politics. International Issues in a Changing World*. Oxford (Engl), Oxford University Press, 1992, 450p.] *Études internationales*, 25(2), 357–359. <https://doi.org/10.7202/703323ar>

2. COMPTES RENDUS

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

Dilemmas of World Politics. International Issues in a Changing World.

BAYLIS, John and RENGGER, N.J. (dir.).
Oxford (Engl.), Oxford University
Press, 1992, 450p.

C'est une anthologie qui prétend couvrir la presque totalité du champ des relations internationales. Aussi est-il impossible de rendre compte de toutes les matières qui y sont abordées. Essentiellement c'est un ouvrage à caractère pédagogique : il vise non seulement à introduire l'étudiant aux relations internationales, mais encore à lui fournir un appareil conceptuel capable de l'assister à comprendre les transformations de l'après guerre froide dans la politique mondiale.

La très grande majorité des auteurs est britannique avec un noyau qui provient de l'université de Galles à Aberyswyth laquelle, rappelons-nous, joua au lendemain de la Première Guerre mondiale un rôle décisif dans la formation des études internationales britanniques. Le style et le mode de conception britanniques des relations internationales sont donc indéniablement présents : expression simple (mais non simpliste) et articulée des phénomènes internationaux ; représentation précise et fidèle des concepts et des catégories employés pour rendre intelligible les diverses complexités des rapports politiques internationaux. Quoiqu'ils tiennent compte et traitent objectivement des apports explicatifs du réalisme (ou du néo-

réalisme), la plupart des auteurs semblent adopter les postulats paradigmatiques de la théorie critique interprétative et du néo-institutionnalisme. Il n'est donc pas surprenant de les voir se signaler en faveur des méthodologies interprétatives ou herméneutiques et défavoriser le positivisme sous toutes ses formes.

L'ouvrage comprend seize chapitres et une introduction, très utile à lire, écrits au total par dix-sept auteurs. La première partie se veut théorique. Elle se rapporte tout d'abord au dilemme de sécurité, à la comparaison des thèses de la primauté de l'État et de l'interdépendance toujours grandissante entre les sociétés dans les relations internationales et à une problématique qui retient de plus en plus l'attention des chercheurs, celle du rôle que les cultures jouent dans la restructuration de l'ordre international.

Le dilemme de sécurité est bien expliqué et catégorisé mais il est représenté comme le résultat d'une perception ou d'une cognition : les insécurités sont examinées de part et d'autre comme des phénomènes d'ordre psychologique et il s'agit alors d'évaluer si les faits et gestes d'autrui constituent vraiment une menace à sa propre sécurité. Les auteurs de ce premier chapitre rejettent l'idée néo-réaliste selon laquelle la structure du système international détermine intrinsèquement les motivations d'un État à insécuriser un autre. Ils estiment qu'il est possible de dépasser ce dilemme par la création d'une communauté de sécurité et par l'intégration des valeurs politiques communes. La contribution portant sur l'interdépendance et le rôle de

l'État dans les relations internationales sympathise manifestement avec le réalisme en soulignant que les deux approches ne s'excluent pas mutuellement. L'auteur s'élève contre la caricaturisation du réalisme par ceux qui estiment que l'État est en voie d'extinction. Mais ses arguments demeurent assez faibles et laissent le lecteur perplexe face, par exemple, à l'affirmation selon laquelle l'État ne serait qu'une idée, un concept si bien intériorisé que tout le monde y croit.

Le troisième chapitre sur la culture dans les relations internationales n'est pas très éclairant et se limite à des généralités. L'auteur aurait dû consacrer ses efforts plus à fournir des éléments analytiques qu'à examiner le statut que différentes écoles accordent à la culture dans les relations internationales. Néanmoins, nous en avons retenu quelques idées intéressantes : 1. la culture ne peut être comprise et traitée qu'en concevant la société internationale (ce qui suppose une distanciation des considérations classiques de la primauté de l'État et, plus essentiellement, de la pratique politique internationale); 2. les cultures sont interpénétrées; aucune culture ne semble être immune de toute influence externe et de changements continus (ce qui évacue malencontreusement l'hégémonie culturelle des sociétés postindustrielles jouissant justement d'un privilège de pénétration des cultures traditionnelles); 3. afin de rendre compte de l'importance de la culture dans les relations internationales, il importe de se concentrer sur les traditions de pensée des cultures (ce qui ne contribue pas à délimiter davantage le sujet en question).

La deuxième partie concerne les institutions internationales. Très étrangement il y paraît des chapitres dont les thèmes sont difficilement associables aux institutions comme, par exemple, l'économie politique mondiale et l'apport de la technologie dans la guerre moderne. Mais d'autres chapitres comme ceux sur la diplomatie et les organisations internationales sont des réussites. S'il y a une partie qui est mal conçue, c'est bien celle-ci. Une discussion complète sur les alliances ou les régimes de sécurité manque, la guerre est loin d'être considérée sous l'angle institutionnel et on voit mal pourquoi le chapitre très intéressant sur la médiation et les techniques de règlement des conflits n'est pas inclus dans cette partie mais dans la suivante.

La troisième partie de l'ouvrage concerne les questions centrales qui figurent à l'ordre du jour international et se présente comme la partie la plus inégale. Là encore, on retrouve le thème de dilemmes : ils sont soit d'origine régionale et étatique comme le déclin des superpuissances, la sécurité européenne après la guerre froide, la montée des États commerçants dans la région de l'Asie-Pacifique; soit des dilemmes découlant de domaines comme l'environnement, les armes nucléaires et la maîtrise des armements, le terrorisme, la remontée de l'Islam et la médiation et la résolution des conflits. Si certaines contributions réussissent à conceptualiser les problématiques centrales des questions (l'environnement, l'Islam, le terrorisme) d'autres ne font que relater des situations dépassées.

Les auteurs ont cette tendance à définir un peu trop les notions les

plus élémentaires. Ainsi on retrouve de temps à autre des définitions de dilemme, de société et de système international, ou encore de superpuissance. Aussi les définitions alourdissent-elles parfois la compréhension de l'exposé. Enfin pour des auteurs qui penchent plutôt vers la critique interprétative, nous avons noté l'absence des problématiques de l'éthique et de la moralité dans la conduite politique des acteurs internationaux.

Onnig BEYLERIAN

*Centre d'étude des politiques étrangères
et de sécurité (CEPES)
Université du Québec à Montréal*

**Post-Communist Studies
& Political Science.
Methodology and Empirical
Theory in Sovietology.**

FLETON, Frederic J. Jr. and
HOFFMANN, Erik P. (dir.).
Boulder (Col.), Westview
Press, 1993, 403p.

Frederic J. Fleton Jr. et Erik P. Hoffmann s'interrogent sur l'incapacité apparente de la soviétologie d'avoir pu prévoir la *perestroïka* de Gorbatchev et le postcommunisme. Les deux auteurs croient qu'il est grand temps, à la lumière de tous les bouleversements en URSS et en Europe de l'Est, de réévaluer les méthodologies traditionnelles de la soviétologie. Pour eux, «c'est le temps de se diriger vers une intégration de la soviétologie et des sciences sociales en essayant de produire des études plus théoriques reposant sur des bases empiriques». Traditionnellement, les sciences sociales et la soviétologie se sont perçues comme des disciplines concurrentes. Les auteurs estiment que les deux domaines doivent fon-

ctionner de concert. Ils consacrent le reste du chapitre à faire un état de la question de la soviétologie depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

La deuxième partie de l'ouvrage regroupe des textes de Almond et Roselle, de Motyl, Snyder, Dallin, Sanders, Meyer, Berliner, Millar, Huber et Bronson. Ces textes traitent des différents modèles et approches méthodologiques utilisés en soviétologie jusqu'à présent. Ces textes, comme le soulignent Fleton Jr. et Hoffman, «nous permettent de tirer des leçons du passé et peuvent augmenter notre compréhension du présent et de l'avenir».

La troisième partie de l'ouvrage contient des textes de Deudney et Ikenberry, Bova, Remington, Hahn, Armstrong, Beissinger, Hough sur l'application de concepts propres aux sciences sociales dans l'analyse des anciens régimes communistes et de leur passage au postcommunisme.

En conclusion, Fleton Jr. et Hoffmann tentent d'expliquer les grandes lacunes de la soviétologie. Celles-ci seraient de deux ordres : professionnel et socioculturel. Les auteurs décrivent ces différentes lacunes. À la fin du chapitre, ils notent que les soviétologues devraient tenter de profiter des sciences sociales tout en y apportant leur contribution. Leurs travaux doivent s'orienter vers les théories du changement social, les transitions de l'économie planifiée à celle du marché, etc. «L'émergence du postcommunisme nécessite la post-soviétologie.»

Hormis les chapitres 1 et 18 de Fleton et de Hoffman, tous les autres furent publiés auparavant dans des